L'Abeille de la Nouvelle-Orléans.
Bureaux : 72 rue de Chartres.

NOUVELLE-ORLEANS.
DIMANCHE, 4 JUIN 1893.

TRICOLORE !

I

Tous les chars à échelles étaient en mouvement : ils parcouraient en grand trot de leurs chevaux, les rues irrégulièrement pavées de Bitschwiller ; la vieille cathédrale sonnait lentement, et comme à regret, la demie de six heures, dont les coups se jetaient brutalement sur les montagnes pour rebondir plus loin et faire un écho indéfini.

Le soleil, lentement aussi, se levait dans son manteau d'or, encore vaguement brumeux. On était en octobre, et le ciel, d'un bleu un peu pâle, respirait de fraîcheur et de douceur. Les bagnets, préparés depuis plusieurs jours, étaient chargés sur les chariots. Les hommes, les femmes, les enfants même grouillaient sur les chemins ; ils se rendaient en chantant à la vigne et suivaient de loin les chars à échelles qui se sauvaient, soulevant de gros nuages de poussière grise, tandis que les conducteurs faisaient claquer leurs fouets.

Tout était gai, tout le monde était content ; c'était le jour des vendanges ! Les vignes, soulant le long des coteaux, ainsi que de grandes rubans verts, mettaient des teintes chaudes au milieu de ce paysage d'automne. De ci, de-là, parmi les échalas, c'était comme de petits points gris, s'agitant, grimpant ou redescendant, puis des : "Oh ! Gaspard !.... Oh ! Gaspard !" que l'on se renvoyait tout en travaillant et à pleine voix.

Là-haut, tout là haut, dans la vigne au père Horny, une des plus belle du pays, située tout contre la montagne de Rangen, on travaillait ferme. Peter, la hotte sur le dos, le front en sueur, remplissait les bagnets, faisant tomber par flots le raisin blanc, qu'il pressurait ensuite légèrement avec un gros pilon de bois. Ses maîne sentaient bon le vin nouveau, cette odeur qui grise un peu lorsque on vendange ; de ses yeux bleu-clair, comme transparents, il regardait autour de lui, semblait attendre quelqu'un ; ses cheveux roux, très-foncés, son visage garni d'un collier de barbe un peu plus doré, son nez droit et long, ses lèvres pleines, sa taille au-dessus de la moyenne lui donnaient un air singulier ; et ses sourcils très-épais, qu'il fronçait constamment, complétaient une physionomie peu commune et peu commode.

Qu'il semblait bien, Peter Tetrus ! Il avait été élevé par son grand-père, un ancien soldat de Napoléon Ier. En 1870, on avait eu toutes les peines du monde à l'empêcher de partir à la suite d'une compagnie de francs-tireurs qui avait campé aux environs ; il avait alors quatorze ans. Depuis, ayant perdu son grand-père, il avait été élevé chez son oncle Horny, oh, maintenant, il gagnait largement son pain ; il était même fiancé, disait on, avec sa cousine Anna, une jolie blonde aux yeux bleus, au doux qu'ils semblaient de la même couleur que ses cheveux ; petite, mignonne, un peu fluette, le corps pas très bien formé encore, elle faisait un drôle de contraste avec ce garçon taillé en hercule.

Enfin, les sans doute de présenter son raisin et de regarder l'horizon. Peter rentra dans la vigne et se mit à gravir, à pas lourds et réguliers, les petites marches en terre qui menaient au faîte de la colline.

Au moment où il passait près d'un cep garni de raisins, un homme, un vieux paysan à l'air bon, mais finaud, se leva brusquement comme pour l'interroger.

—Toujours rien, l'oncle! répondit Peter à l'interpellation muette du bonhomme.

Celui ci reprit ses ciseaux, et, avec acharnement, fit voler les grappes dans un petit baquet qu'il avait devant lui.

—Dien sait ce qu'elles aura fait! grommela-t-il, tout en avalant un grain de raisin qui lui semblait plus mûr que les autres ; il n'avait cependant bien promis d'être là avant les midi!

—Elle va peut-être venir l'oncle; ne vous tourmentez pas.

Mais le pauvre garçon, tout anxieux, avait peur.

C'est que la veille, à la brasserie, on avait tant ri au sujet de son mariage avec Anna qu'il était rentré avec la ferme intention de confesser ce grand amour qu'il avait caché si longtemps. Il avait trouvé Anna toute seule, dans le jardin, sous la tonnelle garnie de vigne vierge rougie par l'automne ; la lune était pleine, belle, regardant d'un air de reine les innombrables étoiles qui scintillaient à profusion autour de sa rondeur. Peter s'était approché doucement ; il avait vu la jeune fille assise toute songeuse sur le banc de bois. Alors, il n'avait plus hésité ; il lui avait tout dit : cet amour si longtemps contenu, ce bonheur qu'il aurait à se savoir aimé! Anna n'avait pas répondu ; elle l'avait regardé un moment, puis était partie, calme, tranquille.

Peter ne l'avait plus revue. Il lui semblait que sa robe rouge, aperçue de loin, lui aurait donné un grand coup au cœur, que s'eût été comme un "Oui" qu'elle lui aurait apporté. Il l'attendait donc tout ému, tout tremblant, l'idée de ne pas la voir le premier, quand elle arriverait.

II

Anna ne se pressait pas : portant au bras un panier recouvert d'une serviette blanche et garni de vivres pour les vendangeurs, elle suivait doucetement le chemin de travers, qui, passant derrière la ville, l'amenait directement à la Rangen. Elle songeait à bien des choses : Peter lui faisait peur ; elle avait peur de sa force, peur de cette haine formidable des Allemands qu'il gardait tout au fond de son cœur. Que fois n'avait-il pas payé de sa personne des frasques imaginées par lui pour faire enrager "ces mariés *Schwobs* ! Et Anna, dans sa petite cervelle têtue d'Alsacienne, hésitait à donner son cœur à ce grand garçon, d'autant plus qu'élevé par des parents restés Français malgré tout, elle s'était dit vers les quinze ans, dans un élan spontané de patriotisme, qu'elle ne se marierait jamais en Allemagne!

—Hé là! *Hanna!* s'écria une voix joyeuse, on s'en va donc ainsi sans dire bonjour aux amis?

Anna s'arrête. La rivière peu profonde suivait côte à côte le sentier, sur des pierres mousseuses, polies ainsi que des miroirs ; le soleil donnait en plein sur l'eau transparente ; les poissons qui s'en allaient par bandes, se retournant de temps en temps dans un sauf brusque, montrant leurs ventres blancs, semblaient une traînée d'argent emportée par le courant. De l'autre côté s'étendaient les vieilles maisons, alignées, tenant l'une à l'autre, comme collées ensemble ; et, au-dessus, toutes les cimes de montagnes, avec leurs forêts de sapins si foncés qu'on les aurait dite presque noires, se détachaient sur le bleu du ciel. La jeune fille posa son panier et s'accouda contre le parapet qui, à cet endroit, longeait la rivière.

—Bonjour, monsieur Wilhelm ; vous allez bien ce matin ? répondit-elle de sa jolie voix claire.

En face, de l'autre côté de l'eau, on voyait la lumière, intense par moment, d'un fourneau de forge qui éclairait de son feu rouge le devant enfumé d'une boutique : à la porte, un gros cheval gris, attaché négligemment à un anneau, attendait patiemment que sa ferrure fût terminée ; un homme, avec un tablier de cuir et tenant fortement une jambe de l'animal entre ses genoux, enfonçait vivement les clous dans le sabot. Grand, mince, imberbe, les cheveux un peu longs, l'œil calme et froid, il faisait sa besogne avec soin. Pour répondre à Anna, il suspendit son travail, et le marteau en l'air, prêt à recommencer, il reprit : —"Vous voilà toute pimpante, ce matin, mademoiselle Anna, et si fraîche qu'on voudrait mordre dans vos belles joues, ma parole!...."

—Affaire de rire naturellement! continua-t-il plus sérieux en voyant, devant ce compliment et malgré la distance, le front de la jeune fille se rembrunir légèrement.

Il enfonça un clou ; puis, s'arrêtant de nouveau :

—Vous allez aux vendanges ? Bonne chance ! Dans votre métier, on peut au moins se distraire!

—Venez avec moi, monsieur Wilhelm, on vous donnera à déjeuner ; ensuite, vous nous aiderez : deux bras de plus, on n'est pas à daigner, surtout cette année où on va faire tant de vin! fit Anna, un peu confuse d'avoir si mal pris sa plaisanterie.

—Ce n'est pas de refus, mademoiselle Anna, et vous êtes bien gentille, vous savez d'avoir pensé à moi! Je vais finir cette ferrure. Encore deux clous seulement, je serai à vous.

Et, tandis que les coups de marteau arrivaient déjà affaiblis aux oreilles de la jeune fille, celle-ci regrettait l'offre faite au maréchal-ferrant, car elle le savait amoureux d'elle et elle craignait d'avoir cédé à un mouvement de coquetterie.

—Dites-donc, cria-t-elle soudain, honteuse, je vais en avant ; vous me rattraperez.

Sans attendre la réponse de Wilhelm, elle reprit son chemin ; seulement, elle marchait plus vite.

Midi tintait en carillon à l'église quand elle arriva sur les prés, devant les vignes. Des loux étaient allumés, faisant craquer les branches moulées et pleines de sève, qui donnaient plus de fumée que de flammes ; les vendangeurs, les habits barbouillés de jus de raisin, rôtissaient avec entrain des saucisses piquées sur des bâtons taillés en fourchettes. On se distribuait des feuilles de vigne en guise d'assiettes ; et les orgues de Barbarie, installée sous les noyers pour avoir un peu d'ombre, tournaient, tournaient toujours, mêlant les valses aux polkas et les airs gais aux airs d'enterrement.

Peter arrivait chargé de menu bois, comme Anna débouchait sur le pré ; la physionomie du jeune homme s'éclaira subitement, puis se rembrunit aussitôt ; ses sourcils se froncèrent d'un air de mauvaise humeur.

—Ouf! me voilà! dit Anna en déposant son panier. Il fait chaud à marcher, malgré octobre. Avez-vous fait de la bonne besogne, au moins ? Et toi, père, n'es-tu pas trop fatigué?

Elle inclina la tête vers Horny, qui l'embrassa tendrement au front.

—Bonjour, Peter! tu ne me regardes seulement pas, aujourd'hui!.... tu n'es guère aimable! fit elle en lui tendant la main, une main toute mignonne et si menue qu'elle disparut en entier dans celle de Peter ; mais, la lâchant subitement, Peter reprit sa mauvaise figure.

—Que vient il donc faire, celui-là!.... dit Peter en lui jetant un regard de côté.

Anna suivit le regard de son cousin ; elle rougit: Wilhelm arrivait en courant, l'air joyeux.

—C'est moi qui lui ai dit de venir, murmura-t-elle, embarrassée.

—C'est une autre affaire, alors! répondit Peter en faisant péniblement ; ses amis sont mes amis!

Puis, criant plus fort :

—Allons, Wilhelm, viens déjeuner ; les pommes de terre et les saucisses sont cuites!

Il n'assit ostensiblement de l'autre côté du feu ; la fumée l'empêchait de voir Anna et Wilhelm, mais il ne mangea pas et son œil bleu et transparent semblait chercher dans le vide quelque chose qu'il ne trouvait point.

III

Les orgues continuaient leurs airs. On avait organisé des sauteries sur l'herbe, rendue glissante par les allées et venues. Des gamins, montés sur les noyers, bombardaient de noix très dures et très grosses, les danseurs, qui ne s'en apercevaient point, leur jetaient des injures. Valent gaîre, dans leur plaisir de se donner du mouvement. On avait bu plus que de coutume ; les cerveaux étaient un peu échauffés. Anna, couchée la tête sur un panier, regardait, somnolente, les couples qui tournaient en frappant de leurs gros souliers la terre lourde et souffle.

—Allons, mademoiselle Anna, une valse, avec moi, voulez-vous?

Wilhelm était un des meilleurs valseurs du pays ; la jeune fille se laissa entraîner, tandis que Horny, sa pipe à la bouche, hochait la tête, matinal, l'entonne plein.

—Un joli couple, tout de même! n'est-ce pas, Peter ? dit-il en souflant une grosse bouffée de tabac et désignant avec le tuyau de sa pipe Anna et Wilhelm, qui dansaient en rient à cœur-joie.

—Cela dépend des goûts, l'oncle! grommela Peter en allant reprendre sa hotte pour continuer son travail.

—Tu as bien le temps, garçon, lui cria le vieux paysan, en voyant son intention ; tu peux te reposer encore ; les trois quarts de la vigne sont terminés.

Peter n'écoutait rien. Il gravit lestement la colline et se mit en devoir de recommencer la coupe du raisin ; puis, le cœur détendu par cette tranquillité, se mettant à chanter, il s'assit entre les rangées de ceps et, la tête dans ses deux mains, se prit à pleurer. De temps à autre, un sanglot plus fort lui faisait heurter de son pied un gros caillou qui roulait alors tout d'une traite jusqu'en bas, entraînant dans sa chute des milliers de grains de terre.

Et, alors, il lui semble, à Peter, que quelqu'un s'asseyait près de lui, que quelqu'un lui prenait les mains, que quelqu'un lui disait tout bas, la tête appuyée sur son épaule, si près de son oreille que cela lui faisait un sourire : "Je t'aime!", qu'un baiser avait effleuré sa joue.

C'est ainsi qu'il se fiança, au milieu du soleil, des cris de joie, de la gaieté et du chagrin.

Mais tout changea alors.

Quand il se sut aimé, quand il vit ce gentil visage si fluet, si gracieux auprès de sa grosse figure, il descendit d'un bond et, avisant Wilhelm, qui, un baquet en main, s'apprêtait à aider les travailleurs, il courut à lui en contenant et d'angoisse longtemps réprimé, il lui sria presque dans la figure :

—Tu vas fâcher le camp, oh je vais te mettre que j'ai de la poigne!

Wilhelm avait laissé tomber son baquet ; il était tout pâle.

—Tu entends ce que je te dis; je suis fiancé, sacré nom de tonnerre! Elle m'aime, tu m'entends? Ainsi, dégaupin ; c'est la seule chose qui te reste à faire!

Les vendangeurs, massés autour des deux jeunes gens, se mirent à rire bruyamment, en voyant la figure décomposée de Wilhelm.

Anna, descendue derrière Peter, avait passé une main sous son bras ; Horny, habitué au caractère de son neveu, riait, attendait probablement une bataille.

Le maréchal-ferrant enfila sa veste sans mot dire ; puis, mettant le poing sous le nez de Peter, il lui répondit :

—Je te le revaudrai, beau Français!.. tu ne l'emporteras pas en paradis!

Il était temps qu'il partît : Peter allait sauter sur lui ; Horny lui frappa sur l'épaule :

—Tu sais, mêle-toi ; il est de la police!

Peter haussa dédaigneusement les épaules.

IV

—Comment faire? disait Anna quinze jours plus tard.

—Oui, comment faire? répondit Peter. Ils étaient tous les deux dans l'étable.

Anna, assise sur un tabouret en bois, était en train de traire une belle vache tachetée de noir, qui, de temps en temps, de son air placide, lui lançait sa longue queue presque autour du cou, ainsi qu'un collier.

Peter, appuyé sur une fourche regardait les doigts agiles de sa fiancée, et le seau se remplissant peu à peu de lait bien mousseux et bien blanc.

Cette idée les hantait : pouvoir se marier en France, loin des Allemands ; pouvoir revoir ses pantalons rouges que leur petite enfance leur rappelait comme un coin de leur patrie d'autrefois, cette patrie tant regrettée et tant pleurée!

—Si ce n'était le vieil oncle, répétait Peter poussant un brin de paille avec sa fourche, on pourrait s'en aller, se refaire un foyer là-bas, de l'autre côté des Vosges!

Et d'un geste il indiquait à travers la porte ouverte de l'étable la ligne rouge du soleil qui commençait à se cacher derrière les montagnes, en paraissant leur dire : "Venez donc! j'y suis, moi, dans le pays aimé!"

—Tu sais que c'est impossible, Peter, fit Anna en regardant, elle aussi, cette ligne, comme fascinée par son éclat.

—Qui sait? soupira Peter.

Puis, ses yeux brillèrent.

—Tout de même, continua-t-il, on pourrait peut-être s'arranger!

—M. Horny n'est pas là, s'il vous plaît? demanda tout-à-coup une voix sèche, un peu nerveuse.

Peter se redressa et vit Wilhelm, en trousse de maréchal-ferrant sur l'épaule :

—Non, répondit-il, oubliant ses anciens griefs ; mais je sais ce que c'est. Vous venez pour la jument noire. Elle a un pied à déferrer parce qu'elle boite. Tenez, la voilà; si vous voulez entrer....

Il indiquait, dans le coin de l'étable, un cheval aux crins mal peignés, l'air de mauvaise humeur.

Wilhelm, sans rien dire, entra; prenant ses outils, il se mit en devoir d'arracher le fer de l'animal.

On n'entendait que le bruit de ses tenailles, et le lait qui coulait serré et moussant, par moments, dans le seau que tenait Anna.

—Dites donc, Wilhelm, voulez-vous être des nôtres, ce soir, dit Peter embarrassé, ne sachant quelle contenance prendre devant l'air silencieux du maréchal ferrant ; on fête nos accordailles à la maison ; il y aura des chataignes.

—Pourquoi pas, au fait, répondit Wilhelm avec un mauvais regard.... Et quand vous marierez vous ?

—Après demain, pour vous servir! fit Peter tout joyeux à l'idée de son grand bonheur.

Anna avait arrêté sa traite, penchée très bas sur son petit tabouret en bois ; elle eut un frisson en voyant l'expression de Wilhelm.

On soupa de bonne heure à la campagne ; la table fut bien vite mise. Des cruches de vin nouveau pétillant et encore trouble étaient espacées de place en place, et sous la cendre de la cheminée on entendait rôtir et sauter les châtaignes. Tout le monde était gai. On avait ouvert la fenêtre ; le vent, par légères rafales, faisait vaciller les bougies et fumer la lampe à pétrole.

Le père Horny, toujours silencieux, n'était pas trop content. Wilhelm le gênait. Il ne l'estimait point, ce garçon ; il lui semblait toujours que le malheur arrivait avec lui.

—Vive le pays! cria tout-à coup Peter, en vidant son verre et en avalant une châtaigne toute ronde.

On se mit à rire bruyamment. "Ce sacré Peter! il était toujours le même!" Voyant cela, il s'enhardit.

—Vive la France! reprit-il à pleins poumons.

Horny commençait à s'agiter; il trouva plus prudent de fermer la fenêtre ; Wilhelm s'était levé.

—Tu vas bien, Peter ? demandait-il, la langue un peu lourde ; cela ne t'empêche pas de prendre femme en Allemagne!

Il y eut un murmure d'indignation.

—Taisez-vous! reprit Peter, vous voyez bien que j'ai trop bu ; le vin nouveau lui a porté à la tête.

—Pas si soûl que toi, toujours! riposte Wilhelm, au comble de la fureur.

Anna se cramponnait aux habits de son fiancé.

—Laisse-le, laisse le! suppliait elle.

Mais un geste violent, Peter la repousse, et, s'avançant vers le maréchal-ferrant, il lui cria :

—Tu verras, misérable Prussien, si je me marierai en Allemagne! Tu verras, si le jour de mes noces les couleurs tricolores ne seront à leur place, sur ton tonneau, renégat, ne flotteront pas autour de nous! Tu verras!.... Nous nous marierons en France, et devant vous tous encore!

H. DE BALZAC.

V

Et le lendemain arriva, splendide de soleil ; les feuilles mortes, ainsi que des débris de papier jaune, criaient en sautant les unes sur les autres, poussées par le vent d'automne.

Quand Anna ouvrit sa croisée, elle eut un cri vibrant, enthousiaste, et, se jetant à genoux, elle leva les yeux au ciel, sanglotant, riant, ne sachant si elle rêvait.

Là haut, tout autour d'elle, sur le sommet de la Stauffen, sur la Rangen, jusque sur le Rosberg, et haut et si peu commode, d'énormes drapeaux bleu, blanc, rouge flottaient magistralement, se déployant, se repliant, comme pour dire :

—Je suis revenu!

La population était hurlante de plaisir devant ces trois couleurs.

—Les Français! voilà les Français!

Et c'étaient des trépignements d'enthousiasme, car ils croyaient réellement à une invasion subite, à une délivrance inattendue! En vain l'autorité voulait faire taire ces cris séditieux ; on l'envoyait promener! On ne craignait plus les fonctionnaires allemands, les croyant à tout jamais repartis au loin.

Le père Horny, tout chancelant, regardait, effaré. Il lui semblait, en voyant s'agiter ces longues toiles souples, que les beaux jours d'autrefois étaient revenus, qu'il allait retrouver tous ces Français si aimables, si avenant et qu'on aimait tant! Du voyait des vieilles femmes dans la rue lever leurs bras comme pour saisir ces drapeaux bien-aimés, et les petite enfants criaient de leurs voix aiguës et vibrantes : "Vive la France!" parce qu'on le leur avait appris.

Anna, toujours agenouillée, ne détachait pas son regard de la Rangen, où elle avait aperçu le premier drapeau ; mais, soudain, elle pâlit ; un gendarme, le fusil en joue, arrivait attentivement les mouvements d'un homme qui cherchait à se cacher derrière les bruyères et les rochers ; à côté de lui, un individu, qu'elle reconnut sûrement pour Wilhelm, lui montrait du doigt l'endroit où le fugitif essayait de se dérober.

—*Achtung!* (Attention!) cria une première fois le Prussien.

Il y eut un silence.

—*Halt!* cria-t-il une seconde fois.

Puis, comme l'inconnu continuait à se sauver, il fit feu. Un nuage blanc déroula une minute la montagne aux yeux égarés et fous de crainte de la jeune fille ; ensuite, elle vit l'homme rouler comme une masse, rebondissant ainsi qu'un gros morceau de pierre, et disparaître au milieu des ronces dans le ravin qui entourait un côté de la Rangen. Les paysans se précipitèrent tous en foule.

Peter, les bras étendus en croix, dormait de son dernier sommeil : une loque bleu-blanc-rouge, arrachée par sa chute, pendait à un buisson, lui faisant comme un nid douillet.

Il avait voulu se marier en France, il était mort en France!

D'un commun accord, tout le monde se mit à genoux, et Anna, tout en pleurs, eut seulement à ce moment cette pensée elle l'avait aimé!

BUREL.

Un savant vient de déterminer, exactement, la vitesse de croissance des ongles. Voilà un calcul qui va faire le bonheur des manicures.

Les ongles croissent de deux cent millionièmes de mètre par seconde.

Maintenant, quand vous verrez un monsieur très absorbé dans la contemplation de ses doigts, vous ne le prendrez plus pour un poète cherchant une rime rebelle : vous direz, simplement, que c'est un savant qui regarde pousser ses ongles.

Perplexités épistolaires.

—En somme, X.... est un gros personnage ; si je l'appelais : "Très honoré Maître....."

—Allons donc, un coquin pareil.

—Que mettrais-tu,

—Mais, tout simplement : "Mon cher confrère...."

Petit dictionnaire fin-de-siècle!

Bébé. — Un petit enfant — dont les pleurs sont des perles, et les cris des chansons.

Flanche. — Le succès d'un camarade de théâtre.

Fiancée. — Un livre intéressant, à condition que les pages n'en aient pas été coupées d'avance.

Larmes. — Le sang de l'âme.

Moralisate. — Un homme qui bat ses habits sur le dos du prochain.

Entre bonne camaradee, chez un quincaillier :

—Qu'est-ce que tu viens faire ici ?

—Acheter un cage à serins.

—Tiens! tu te mets dans tes meubles!

"Le vieillard est un homme qui a dîné et qui regarde les autres manger."

H. DE BALZAC.

"Voyage de noces :

Un jeune couple, marié depuis la veille, arrive dans un hôtel ; avant d'entrer, la jeune femme, un peu décontenancée, fait une recommandation à son mari :

—Tâchons de n'avoir pas trop l'air de nouveaux mariés, dit-elle.

—Oh! ma chère amie, c'est bien simple!

Et, en disant, Monsieur passe à sa femme tous ses paquets.

—Comment trouve-tu ma robe neuve, ma tante?

—S'il y avait un peu moins d'étoffe aux manches et un peu plus à la jupe, elle t'irait très bien.

Verplumo rendrait des points à Harpagon—chacun sait ça.

L'autre jour, il donnait un grand dîner, et gratifiait ses convives d'un pseudo grand cru qui n'est, en réalité, que du vieux 1892.

—Voilà, dit-il, du Margaux 1873.

—Ah! il est bien heureux ce vin-là, s'écrie un vieux gourmet malin.... et furieux.

—Pourquoi donc? interroge Verplumot.

—Dame! parce qu'il ne paraît pas son âge.

Un mot profond.

On disait à Mme X ...

—Comment se fait-il que vous ayez la singulière manie de vous vieillir?

—Pour mieux plaire aux jeunes gens!

La Salsepareille d'AYER

Est supérieure à toutes les autres préparations se disant dépuratifs du sang. La première de toutes, parce que le principal ingrédient employé à sa fabrication est l'extrait vérifiable de la racine de salsepareille de l'*Honduras*, la variété la plus riche en propriétés médicinales.

Guérit le Catarrhe

Aussi, parce que la Bardane Jaune est cultivée expressément pour la Compagnie et est toujours fraîche et de la meilleure qualité. Avec un soin égal et judicieux, chacun des autres ingrédients est choisi et combiné. Elle est

La Médecine Supérieure

parce qu'elle est toujours la même, en apparence, goût et effet. Elle est grandement concentrée, et de petites doses seulement sont nécessaires. Elle est, en conséquence, le dépuratif du sang le plus économique qui existe. Elle rend les aliments nutritifs, le travail agréable, le sommeil réparateur et la vie pleine de bien-être. Elle recherche toutes les impuretés dans le système et les expulse sans faire de mal par les voies naturelles. La Salsepareille d'AYER donne à la démarche l'élasticité, et aux vieillards et aux infirmes, la santé, les nouvelles forces et la vitalité.

Guérit LES SCROFULES

La Salsepareille d'AYER,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendue par tous les Droguistes. Prix $1 ; six fioles, $5.

Elle en a guéri d'autres, elle vous guérira.

BULLETIN FINANCIER.

Samedi, 3 juin 1893.

COMPTOIR D'ESCHANGE (CLEARING HOUSE DE LA NOUVELLE-ORLÉANS.

Jusqu'ici cette semaine.....	$1,484,618 00	$985,326 00
Même temps la semaine dernière..	1,398,996 00	175,698 00

Mouvement des Fonds et Change.

Bilan de Banques.

MONNAIE. — Souverains Victoria, $4 80@4 90; 20-francs, $3 80@3 90; demi-souverains espagnols, $15 40@15 60; 20 pesetas espagnols $4 70, or léger américain, 97@97½c.; argent mutilé américain 73@75 par oz; dollars mexicains, 63½@65½; sols péruviens, 60@61; pesos chiliens, 60@61; argent anglais, par £, $4 80@4 85; billets de la Banque d'Angleterre, $4 80@4 90; billets de la Banque de France, 18¾@19¼.

MARCHE MONETAIRE.

Nouvelle-Orléans. — La demande est assez bonne et le montant considérable, et les taux sont un peu plus fermes.

Papier exceptionnel.....	7@—
do A.....	—@8
Petite sur marchandises solides.....	8@7
Time de do de.....	7@—
Papier hypothécaire.....	—@8

New-York.—Taux de l'argent.—Prêté à 2½ à Londres. Taux de la Banque d'Angleterre 4 0/0; escompte 98 13/16 ex int. pour l'argent, 99 ex int. pour l'escompte; U. S. 4's —

Prêt sur Stocks 99 10

Argent en liquide (par ce jour) — Londres 87½; New York 82¾ à 83½; Mile-Orléans 82¾.

CHANGE.

REICHSMARKS—94⅞

Le STERLING est ferme.

Commercial (60 jours)..... 485¾@488¼

Traites de banques (60 jours)..... 487

Le FRANC est ferme.

France de commerce (60 jours)....5.19¾

Traites de banques (60 jours)....5.18¾

Le CHANGE A VUE SUR NEW-YORK est stable.

Traites de commerce 75c. de prime.

Traites de banques pour collection $1 50 de prime.

VENTES A LA BOURSE DE LA NOUVELLE-ORLEANS.

Ayant de 11 A. M.

65 actions Crescent City RR Co..... 99½

$1,000 N O Prevting Ass's Bonds..... 109½

$2,000 Morgan's L. and T. R. R. 7s..... 126¾

$1,000 Atchafalaya Levee Bds..... 94⅞

Entre les appels de 11 A M et de 12 M

35 actions du Crescent City RR Co..... 99¼

$5,000 New Consols..... 94⅝

ACTIONS ET BONS.

Dernières cotes du N. O. Stock Exchange.

	Valeur	Offre Demande
Banques.	par	de
American National.....	100	140
Citizens' National.....	100	105½
Canal & Banking Co.....	100	—
Citizens'	100	87½ 90½
Crescent Assurance Ex's Ass..	25	—
Germania National.....	100	230
Germania Savings.....	100	275 300
Hibernia National.....	100	—
Louisiana National.....	100	162
Metropolitan.....	100	—
Mutual National.....	100	110
N. O. National.....	100	733
People's.....	50	110
State National.....	100	155
Traders'.....	100	—
Union National.....	100	128
Louisiana National.....	100	350 480
Compagnies d'assurance.		
Crescent Ins.....	100	—
Firemen's Ins.....	50	11 —
Germania Ins. Co.....	100	—
Hibernia Ins.....	100	65 —
Home Ins.....	100	—
Lafayette.....	50	75½ 95
Merchants' Ins. Co.....	100	—
Mechanics' and Traders.....	100	105½ —
New Orleans Ins. Ass.....	30	18 —
Sun Mutual Ins.....	100	115 —
Union Ins. Co.....	100	122 —
Compagnies d'assurance.		
Crescent Ins.....	100	—
Firemen's Ins.....	50	11 —
Germania Ins. Co.....	100	—
Hibernia Ins.....	100	65 —
Home Ins.....	100	—
Lafayette.....	50	75½ 95
Merchants' Ins. Co.....	100	—
Mechanics' and Traders.....	100	105½ —
New Orleans Ins. Ass.....	30	18 —
Sun Mutual Ins.....	100	115 —
Union Ins. Co.....	100	122 —
Chemins de fer urbains.		
Carrollton..... Ex.	100	135 136
Citizens' City.....	100	99½ —
Canal and Claiborne.....	40	42 50
New Orleans City.....	100	140 —
Orleans Ref. Prop.....	50	62 —
St-Charles Street.....	50	79½ 84
Privilège en Carrollton RR.....		— —
Actions diverses.		
C. O. Gaslight Co.....	50	44½ 48
Imp. Bonded Warehouse.....	100	— —
Jefferson City Gas Light Co....	100	78 85½
Louisiana Sugar Co.....	100	38 —
Louisiana Ice Man. Co.....	50	— —
Metairie Cem'y Ass.....	100	64 —
N. O. Ice & Cold Stg.....	100	— —
N. O. Gas Light Co.....	100	110½ 115
N. O. Waterworks Co.....	100	— —
N. O. Brewing Ass.....	100	40 —
Jackson Brewing Co.....	100	105 —
Orleans Gas Light Co.....	100	75 —
Pelican Gas Co.....	100	38 —
Louisiana Ice Man. Co.....	50	— —
Louisiana Electric Light Co....	100	— —
Southern Cotton Oil Co.....	100	— —
St. Martin's Oil Works.....		— —
S. and Fisse Ex. Co. of Chicago	10	2½ —
Jockey Club.....	100	— —
Comb. T. Stand.		
Edison Elec. Co.....		— —
Tchoupitoulas Plantation Co....		— —
Beauvais Gravel.....	100	— —
Varis. Theatre.....		— —
Ariel Pin Co.....	10	— —
Cherokee Iron Mas'ry Co.....		— —
Stafford Mineral Spring.....		— —
O. C. Furniture Co.....		— —
Independent Oil Works.....		— —
Pelican Insurance.....		— —
Jackson Court & Coke Co.....		— —
Louisiana Furniture Co.....		— —
Southern Athletic Club.....		— —
Valent Mfg. Ass'n Ath. Club....		— —
N. O. & North Eastern RR.....		— —
Independ. Cotton Oil Bonds....		— —
Amer. Cotton Oil Deb.....		— —
Washington Artillery bonds....		— —
Algiers Rwy. Ass. 1st Mort.		— —
Bond (6%).....		— —
Bonds.		
New Consols.....		94½ 94¾
Constitut.ional Bds.....		— —
Levee Bs.		
Atchafa'aya Levee Bds.....		94⅞ 95½
Bienville Lev. Bds.....		92 —
Caddo Levee Bonds.....		90 93
Sth District Levee Bds.....		84½ 86
Terrebonne Lev. Bds.....		100½ —
Lake Borgne Lev. Bds.....		91 —
Pontchartrain L. B. 10 yrs.....		92 —
Pontchartrain L. B. 15 yrs.....		93 96½
Pontchartrain L. B. 20 yrs.....		94 97
Red River Atch. & S. B Bds....		90 —
Vienna Bonds Bonds.....		— —
Bons de ville.		
Premiums.....		163¼ 165
Premium drawn number.....		— —
City 6's.....		— —
Privilege on Premiums.....		— —
Rétrocédé Consol.....		— —
Rétrocédé Consol. Coupons....		105 —
Extended 6's. Consol. Coupons..		102½ 103½
City 7's, old.....		— —
City 7's, new.....		— —
City 7's, gold.....		— —
Bons divers.		
United States 4's.....		— —
Louisiana Exchange Bonds.....		— —
Board of Trade Stock.....		— —
Produce Exchange Stock.....		— —
Mech. Dockers and Loads.....		— —
Sugar Exchange.....		— —
Canal and Clab. St. R. R. mort..		— —
O. St. L. & N. O. R. R. mort....		— —
Jackson Brewery 1st Mort. Bds.		— —
Jackson Brewery 24 Mort. Bds.		— —
Morgan's L. and T. R. R. 7s.....		126½ 128
Morgan's L. and T. R. R. 6's....		118 —
Tex. & Pac RR. 1st gold mort..		— —
Tex. & Pacific RR. 2d gold mort.		— —
St-Charles Hotel Co. mort.....		— —
Crescent City RR. 1st.....		110 —
Crescent City RR. 2d.....		110 —
N. O. City Railroad Co. mort....		— —
St-Charles St. RR. Co. mort.....		— —
Carrollton RR. Co. mort.....		— —
Carrollton Belt 12 yrs.....		— —
Carrollton 12 yrs.....		114 —
Carrollton 10 yrs.....		115 —
N. O. Waterworks Co. 1st mort.		117 —
N. O. Brewing Ass'n bonds.....		102 104
Louisiana Ice Man. Co. 1st mort.		— —
Louisiana Ice Man. Co. 2d mort.		— —
Louisiana Ice Man. Co. 3d mort.		— —
Crescent Ice Man. Co. 1st mort.		— —
La. Elect. Light Co. 2d mort....		— —
Cherokee mort. Ren bs.....		— —
Hibernia Land Company bonds....		— —
Edison Bonds.....		— —
Levee B. Cotton Press mort.....		— —
Cotton Exchange 1st mort.....		— —
Cotton Exchange 1st mort.....		— —
Certificats et Warrants.		
State Warrants, ordinary, 1854....		— —
State Warrants, ordinary, 1885....		— —
State Warrants, ordinary, 1886....		— —
Police certificates.....		— —
Redemption certificates.....		— —
City certif. old.....		— —
City certif. new.....		— —
Jas. int. cert. on State consols..		— —
Certificats de Cotton sous vertu de l'acte 32 de 1890.....		— —
Dupré State coupons No 13.....		— —
Dupré State coup. priorité No 13.		— —
State school warrants.....		— —
Preferred Mexicans.....		— —

BULLETIN COMMERCIAL.

COTON.

MARCHE DE LA NELLE-ORLÉANS SUR PLACE.

Le Cotton Exchange a rapporté aujourd'hui des ventes de 2,300 balles et 600 à arriver.

Le marché est stable.

Les cotons tachés sont de ¼ à ⅝c. plus bas que les cotons.

	Aujourd'hui	Hier
Low Ordinary.....	5⅞ nom	5⅞ nom
Ordinary.....	6⅝ "	6⅝ "
Good Ordinary.....	6⅞ "	6⅞ "
Low Middling.....	7 3/16 "	7 1/16 "
Middling.....	7⅝	7⅝
Good Middling.....	7⅞	7⅞
Middling Fair.....	8⅛	8